

## Centenaire Mallarmé

En mars 1866, Mallarmé a 24 ans. De Tournon, il écrit à son ami Cazalis : “Ne t'afflige pas non plus de ma tristesse, qui vient peut-être de la douleur que me cause la santé de Baudelaire, que deux jours j'ai cru mort (oh! quels deux jours !) Je suis encore atterré du malheur présent...”

Serait-ce à cause de la frustration de n'avoir pu rencontrer Baudelaire que vingt ans plus tard Mallarmé accueillera si généreusement la jeunesse lors de ses célèbres *Mardis* ?

Ainsi, comme tous les artistes, les poètes ont chacun leur maître, celui qui leur transmet à la fois une technique et une passion. A ce titre, l'importance de Mallarmé fut considérable : il forma Paul Claudel (né en 1868), André Gide (né en 1869), et Paul Valéry (né en 1871)<sup>1</sup> .

### Mallarmé et Valéry

La lettre que lui écrit Valéry, sur les conseils de Pierre Louÿs, en octobre 1890, est bien connue : “Cher Maître, / Un jeune homme perdu au fond de la province, à qui de rares fragments, par hasard découverts en des revues, ont permis de deviner et d'aimer la splendeur secrète de vos oeuvres, ose se présenter à vous...”

Mallarmé lui répond amicalement : “Quant à des conseils, seule la solitude en donne et je vous l'envie, en me rappelant des heures de province et de jeunesse par là-bas de votre côté ; que je ne retrouverai pas...”

---

<sup>1</sup> Mentionnons aussi l'importance de Pierre Louÿs (né en 1870) qui, non content de réaliser sa propre oeuvre et d'aider Gide et Valéry à travailler la leur, joua un rôle majeur auprès de Debussy. Par contre, Proust (né en 1871) ne serait allé qu'à deux ou trois *Mardis*.

Valéry le rencontre l'année suivante, mais il ne s'installe à Paris qu'en février 1894 pour fréquenter les *Mardis*. Et il se met à écrire la fameuse *Soirée avec Monsieur Teste* dès août 1894 pendant un séjour à Montpellier.

*Teste*, ce portrait-poème, qu'André Breton aima tellement, relève bien sûr de l'influence de Mallarmé, et certainement Alfred Thibaudet interrogea à ce propos Valéry qui lui répond en 1912 : " Et c'est en quoi cette informe ébauche, *M. Teste* se rapporte mal à Mallarmé. Mais entre cette conception de ce qu'il faut être et la conception Mallarmé, il y a une relation bien curieuse. Semblables à ces anneaux de fumée des physiciens qui passent successivement l'un dans l'autre, s'attirant et devenant chacun à son tour plus large que l'attiré - ou encore peut-on penser à ces magiciens arabes qui prennent des formes de monstres en surenchère. Ici, le combat entre les formes et le contenu... On revient en s'éloignant."

Valéry sera très touché par la mort de Mallarmé. Il écrit à Gide le 26 septembre 1898 : "Il y a trois nuits que je ne dors plus, que je pleure comme un enfant, et que j'étouffe. Enfin, j'ai perdu l'homme que j'aimais le plus au monde et, de toute façon, pour mes sentiments et ma manière de penser rien ne le remplacera".

### **Mallarmé et Gide**

Dès qu'il rencontre Mallarmé, en février 1891, Gide lui envoie les *Cahiers d'André Walter* qu'il venait de faire imprimer et il reçoit un encouragement décisif. Dans sa lettre du 11 février, il confie à Valéry ce que Mallarmé lui a dit : "Votre livre est un livre de silences. Vous avez su la chose la plus difficile : se taire".

Gide sera un assidu des *Mardis*. Dans *Si le grain ne meurt*, il raconte comment Mallarmé semblait soumettre chaque proposition nouvelle à l'assistance, "interrogativement presque".

Cependant, profitant des projets de son ami peintre Paul Laurens, Gide partira en Algérie en octobre 1893. Il ne reviendra à

Paris que dix-huit mois plus tard, après divers périples, dont celui de la Suisse où il écrivit *Paludes*. Ce livre, qui paraît dès mai 1895, marque, avec sa superbe caricature de salon littéraire, l'émancipation de Gide par rapport au symbolisme, et certains passages préfigurent le surréalisme. Mallarmé répond en termes ambigus, et avec un délai, à l'envoi de l'exemplaire "a". Il dit que Gide a trouvé une forme "qu'on ne reprendra pas" et parle de "badinage à fleur d'âme."

A la mort de Mallarmé, Gide écrira dans *In Memoriam* : "Mallarmé commençait à parler d'une voix douce, musicale, inoubliable, - hélas ! à jamais étouffée. Chose étrange : IL PENSAIT AVANT DE PARLER ! / Et pour la première fois, près de lui, on sentait, on touchait la réalité de la pensée : ce que nous cherchions, ce que nous voulions, ce que nous adorions dans la vie, existait ; un homme, ici, avait tout sacrifié à *cela*. / Pour Mallarmé, la littérature était le but, oui, la fin même de la vie".<sup>2</sup>

### **Mallarmé et Claudel**

Le jeune Paul Claudel eut la révélation de Rimbaud en 1886 grâce à la revue *La Vogue* où il put lire aussi Mallarmé. Il est âgé de dix-huit ans, et c'est dès l'année suivante qu'il envoie des poèmes à Mallarmé. Claudel confiera plus tard qu'il allait chez Mallarmé à peu près une fois par mois. Etudiant, puis fonctionnaire, bien introduit dans le monde littéraire, il écrit ses premières pièces de théâtre et conquiert une certaine réputation. En 1893, il est nommé à New-York, puis à Boston. Il revient à Paris en février 1895, et part en Chine en juin de la même année où il reste jusqu'en 1899 pour cette première période.

De Shanghaï, Claudel écrit à Mallarmé le 24 décembre 1895 pour lui souhaiter une bonne année et lui dire qu'il s'est "profondément délecté" de deux de ses *Variations* et il ajoute : "Je ne puis comprendre cette accusation d'obscurité que vous lancent des gens qui ne savent pas ce qu'ils disent et ne comprennent pas le besoin et le délicieux plaisir de *s'exprimer* avec exactitude et précision." Il lui annonce d'autre part que, malgré son aversion pour les descriptions, il est en train

---

<sup>2</sup> On croit entendre Proust : "La vraie vie, c'est la littérature", auteur que Gide portait au pinacle avec Valéry.

d'écrire une série de notes intitulées *Pagode, Jardins, Ville, La Nuit* qu'il va lui donner à lire et dont il espère la publication en revues. Mallarmé lui répond le 18 février 1896 avec enthousiasme, en confirmant son amitié ("j'ai du goût pour vous") et en le félicitant. Il annonce à Claudel qu'il a parlé de ses textes à la *Revue Blanche* et qu'il faut les envoyer là.

Ainsi, sept poèmes de Claudel, dont *Le Banyan*, paraîtront en juillet 1897 dans cette revue, trois en août, et enfin, en septembre 1898, quatre autres, dont *La Pluie*.

Claudel admirait Mallarmé. A plusieurs reprises, il expliquera que l'enseignement principal qu'il avait retenu du maître était de se demander devant toute chose : "Qu'est-ce que cela veut dire ?" C'est-à-dire de se placer dans une attitude critique. Dans son entretien avec Jean Amrouche, Claudel dit que cette remarque de Mallarmé l'a profondément "influé". Et il poursuit : "Cet arbre comme le banyan ou ce spectacle tel que je le vois a une espèce de volonté secrète, de volonté latente qui vous pose une question somme toute - et à cette question nous sommes tentés de répondre : "qu'est-ce que ça veut dire ?"

Il en découlera la magnifique "littérature descriptive" de *Connaissance de l'Est*, publiée en 1914, et rééditée en 1926, puis *L'Oiseau noir dans le soleil levant* en 1929<sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup> C'est très probablement à travers ces textes que Ponge et Guillevic apprécèrent tellement le style de Claudel, et nul doute que le Michaux d'*Ecuador* (1927) et du *Barbare en Asie* (1933) doive beaucoup à *Connaissance de l'Est*.

Eugène Michel  
Janvier 1998